

# EXPOS

## CETTE SEMAINE

### VERNISSAGES

#### DANS LA NUIT DES IMAGES

A partir du 18 décembre à Paris



Laurent Grasso, coll. Frac Nord-Pas-de-Calais

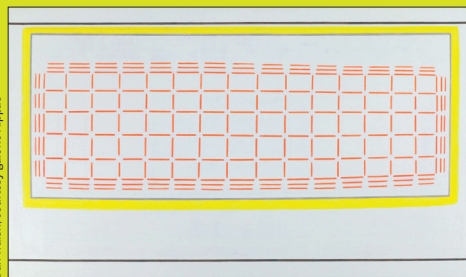
Orchestrée par le Fresnoy, l'école très pointue de création audiovisuelle et multimédia à Tourcoing, cette exposition, qui clôt

la Saison culturelle européenne et la présidence française de l'Union, rend compte au Grand Palais d'une production vidéo foisonnante. Au programme : des films et vidéos signés Fabien Giraud, Bill Viola, Laurent Grasso, Dominique Gonzalez Foerster, Anri Sala ou Chris Marker. Sans oublier, le soir de l'ouverture au public, une performance live de Jeff Mills, de 20 h 30 à 0 h 30.

A la nef du Grand Palais, avenue Winston-Churchill, Paris VIII<sup>e</sup>. [www.danslanuitdesimages.com](http://www.danslanuitdesimages.com)

#### WEIGHT WATCHERS

Jusqu'au 31 janvier à Paris



Don Walsh, courtesy galerie Xippas

Les peintures non figuratives ont un sens, c'est-à-dire (aussi) un haut et un bas. Autour des sculptures magnétiques de Takis, les expositions de Dan Walsh ou de Peter Halley proposent donc de prendre en considération la manière dont la gravité universelle pèse sur la légèreté de leur abstraction. A la galerie Xippas, 108, rue Vieille-du-Temple, Paris III<sup>e</sup>, tél. 01.40.27.05.55, [www.xippas.com](http://www.xippas.com)

#### JAMES ANGUS

A partir du 12 décembre à Dijon

A la galerie Triple V, l'Australien James Angus présente un ensemble de sculptures et maquettes inspirées du quotidien mais drôlement détournées, démultipliées ou déformées.

Des objets impossibles en somme, à l'image de ce vélo en apparence banal mais dont tous les éléments ont été triplés, comme s'il s'agissait, dans une dialectique tautologique, de redonner du mouvement à un engin justement destiné à la vitesse et au déplacement. A la galerie Triple V, 20, rue de la Liberté, [www.triple-v.fr](http://www.triple-v.fr)



Courtesy Triple V



# Terminus musée

Les deux grands explorateurs de l'art contemporain, LAURENT TIXADOR et ABRAHAM POINCHEVAL, mettent un terme à leur aventure commune et la fossilisent en forme de rétrospective.

**T**out ça, c'est terminé. On s'ennuyait, on arrête", me confie soudainement Laurent Tixador au beau milieu de leur rétrospective au parc Saint-Léger. Pause. Silence. "Tout ça" : soit presque

dix ans d'expéditions improbables, de disparitions momentanées, d'évasions picaresques hors de l'art. Comme cette traversée de la France en ligne droite, à pied, de Nantes à Metz, à travers champs, villages, autoroutes, zones industrielles ou bien encore stations-service.

Comme cette expédition souterraine et anxiogène dans un étroit tunnel qu'ils creusent à Murcie, en Espagne, et qu'ils referment derrière eux au fur et à mesure de leur

avancée fastidieuse – parcourant dix mètres en vingt jours. Comme ces semaines d'enfermement volontaire dans des simili cellules de prison à La Friche la Belle de Mai à Marseille ou dans les sous-sols de La Station à

Nice. Comme cette remontée à contre-courant du canal du Midi en canoë. Et comme ces dix jours passés en altitude et en tenue d'alpinistes confirmés... sur le toit d'un gratte-ciel de Busan, en Corée du Sud.

Soit douze expéditions, et elles sont toutes là, alignées dans une série de moniteurs vidéo, avec ce qu'il en reste, menus objets, sculptures artisanales, exposés sur des étagères comme dans une exposition archéologique. Soit une

➤ Des outsiders complets, formidables antihéros, prêts à rompre quand les choses tournent à la routine.

petite mais formidable aventure de l'art, désormais fossilisée dans une exposition volontairement muséale, en forme bien évidemment de rétrospective. Et portant un titre défaitiste, *Verdun*, un lieu où ils sont passés lors de leur traversée en ligne droite, où ils avaient stoppé leur tour de France à vélo, et qui leur sert maintenant à pointer la nature récapitulative, et comme de capitulation, de cette dernière étape. "Ce n'est pas une rupture, il y aura d'ailleurs encore des épisodes ultérieurs. Mais grosso modo, Abraham et moi, on arrête de travailler ensemble." Pause. Silence.

**Commentaire : il n'est pas si fréquent, Dieu merci, que des artistes marquent aussi fortement,** aussi visiblement, une pause dans leur travail. Il n'est pas évident non plus, dans un monde où tout incite à une ligne de carrière érectile, à une attitude de "winner" et à la culture du résultat, de les voir exposer à ce point leurs hésitations, leurs ralentissements ou leurs errances.

C'est ainsi qu'à la fin des années 90 l'artiste allemand Carsten Höller avait mis en place son *Laboratoire du doute*, qu'il envoyait en lieu et place de ses nouvelles œuvres, quand il voulait freiner la demande, échapper momentanément à la tournante des expositions, au flux continu de production, à l'industrie culturelle montante de l'art contemporain.

Il y a donc quelque chose d'à la fois politique, d'exemplaire, de glorieux peut-être même dans cette attitude, et en cela Tixador et Poincheval s'énoncent comme d'authentiques aventuriers de l'art. Outsiders complets, et formidables antihéros, prêts à rompre quand les choses tournent à la routine. "On ne voulait pas être les "expéditionnaires" de service, ceux qu'on envoie systématiquement voir ailleurs, continue Tixador. Donc on arrête, même si prochainement on devrait simplement aller travailler dans un bureau, à acheter toute la journée sur e-Bay des images de saint Christophe, le patron des voyageurs. La vie de bureau aussi, ça peut être l'aventure. Mais quand il n'y a plus de surprise à faire cela, quand l'ennui pointe son nez, il est temps d'arrêter et de faire autre chose."

Jean-Max Colard

**Verdun** Jusqu'au 21 décembre au parc Saint-Léger, avenue Conti, Pougues-les-Eaux (58), tél. 03.86.90.96.60  
/// www.parc-saintleger.fr

### Thomas Huber La Langueur des losanges

Jusqu'au 4 janvier au Carré d'art de Nîmes, tél. 04.66.76.35.70, <http://carreartmusee.nimes.fr>

**Le peintre allemand fait de ses tableaux des expos de tableaux, dans des décors à la perspective exagérée par des motifs en damiers rappelant ceux de Twin Peaks.**

Des salles au sol en damiers, des murs aux angles biscornus, des cimaises de couleur, des portiques et des tréteaux : les œuvres de Thomas Huber sont une fenêtre sur des espaces d'expos imaginaires où viennent s'accrocher des toiles et des sculptures aux formes molles. La peinture de Thomas Huber est donc une peinture au carré et au cordeau.

Au cordeau, parce que le Suisse Allemand remet en vigueur les lois de la perspective qu'avait désertées la peinture moderniste, conçue comme une surface plane et colorée depuis Mondrian.

Au carré parce qu'il réalise des tableaux de tableaux, voire une exposition d'expositions, entretenant parfois avec un goût maniaque du détail les correspondances entre l'espace figuré et l'espace réel, puis s'amusant clairement à faire des accrochages variés. La première salle du Carré d'art de Nîmes se pare ainsi de la bande verte qui habille les murs de la salle d'exposition du tableau, se meuble des mêmes chaises et de la toile sur chevalet que vous êtes en train de regarder.

Mais cette entrée en matière a clairement une valeur pédagogique : il s'agit de comprendre que l'espace du tableau est un espace à habiter, visiter, parcourir comme une véritable salle d'expo.

La peinture comme *cosa mentale*, invitant à sauter le pas, à franchir le cadre du tableau pour y contempler une autre exposition, une expo de peinture mais aussi d'architecture tant les salles (dépeintes) sont *designées*, marquées par des recoins, des aberrations visuelles, des perspectives exagérées et des proportions invraisemblables. Paradoxalement,



le peintre refuse l'exactitude du trompe-l'œil et une touche illusionniste trop bien léchée. Cependant, il souhaite obstinément croire et faire croire que cela a lieu, que l'espace du tableau est pénétrable. Si bien que, plutôt qu'un espace réaliste, c'est un espace bis, une arrière-salle de peinture que la toile ménage, une *panic room* pour ainsi dire, parce qu'au final tous ces espaces anguleux, claustrophobes et dépeuplés, où la lumière est d'une blancheur sans éclat et trop égale, finissent par ressembler à ceux des rêves. Le peintre réaffirme par là aussi, avec une fausse ingénuité, la dimension de design, au sens de "dessin" de la peinture.

Judicaël Lavrador

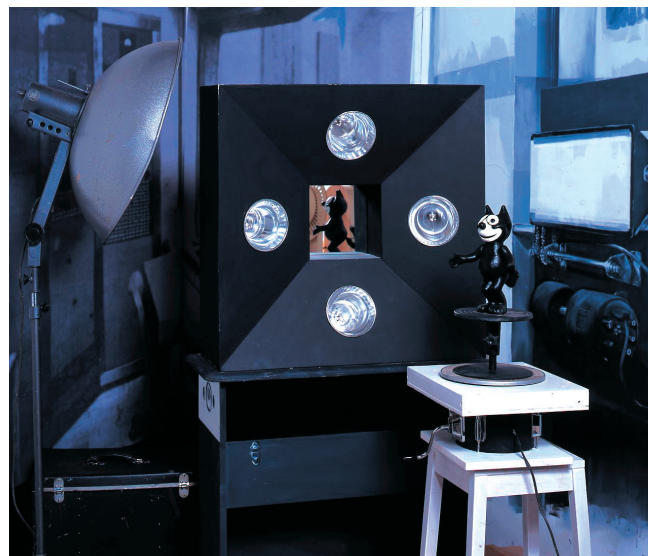
### Turner Prize 2008

avec Runa Islam, Mark Leckey, Goshka Macuga et Cathy Wilkes  
Jusqu'au 18 janvier à la Tate Britain de Londres, [www.tate.org.uk](http://www.tate.org.uk)

**Le prestigieux prix britannique persiste et signe. Fini le clinquant, place à la nouvelle génération post-bling-bling.**

Aux dires de la presse anglaise (*The Guardian*, *The Independent*), cette cuvée 2008 du Turner Prize aurait quelque chose d'un peu *light*. Il faut dire que depuis ses débuts en 1984, ce prestigieux prix voguait plutôt sur une réputation sulfureuse, sacralisant

ici le requin dans le formol de Damien Hirst, ailleurs le lit défilé d'une Tracey Emin. Le tournant, moins spectaculaire et plus conceptuel, remonterait à quatre ans, avec les nominations de Jeremy Deller (en 2004) et Simon Starling (en 2005), représentants folk, littéraires et scientifiques d'une veine anglaise à mille lieues des péripéties trash des Young British Artists.



Le lauréat de cette année, Mark Leckey, repéré fin 2007 par le Consortium de Dijon, qui lui consacrait une exposition personnelle, s'inscrit dans la même lignée et n'a pas hésité, lors de la cérémonie officielle du 1<sup>er</sup> décembre, à fustiger une presse avide de scandales, "aveuglée par des artistes comme *Damien Hirst ou Banksy*". Certes, le film de Runa Islam, trop sophistiqué et trop anecdotique, ainsi que la mise en scène pseudotrash de Cathy Wilkes pouvaient laisser de marbre. Le projet de Goshka Macuga, en revanche, plutôt passionnant dans sa réflexion sur une architecture moderniste et celui de Leckey, dont la pièce centrale *Cinema-in-the-Round* offrait une réflexion subtile et décalée sur la place du film dans la culture populaire en écho à son docu culte (*Fiorucci Made Me Hardcore*, clip jubilatoire qui condensait l'histoire du clubbing et des bandes en Angleterre), étaient largement enthousiasmants. Et l'on ne peut que se réjouir de voir aujourd'hui s'affirmer une génération opposée à une certaine tendance bling-bling de l'art contemporain. Claire Moulène